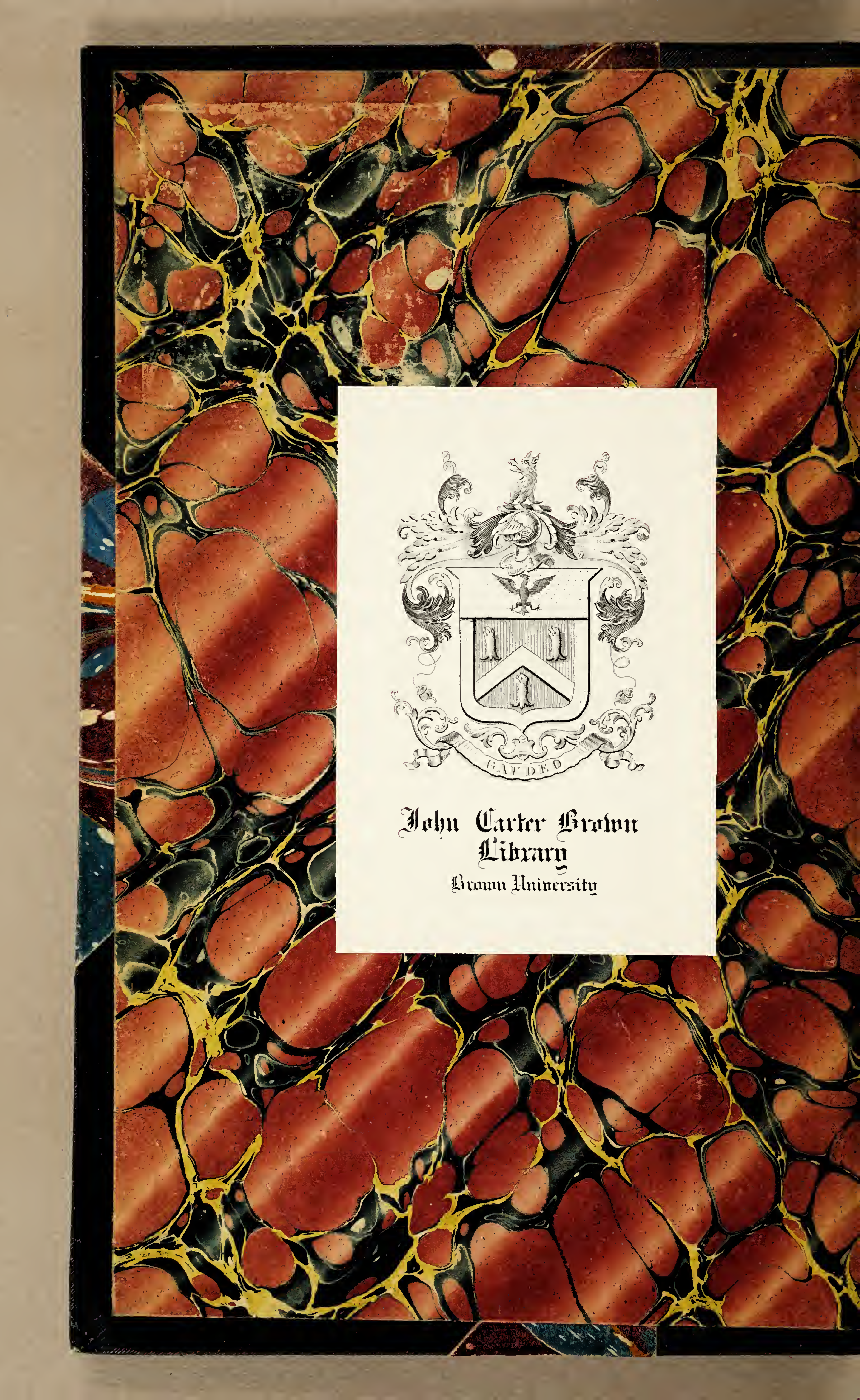
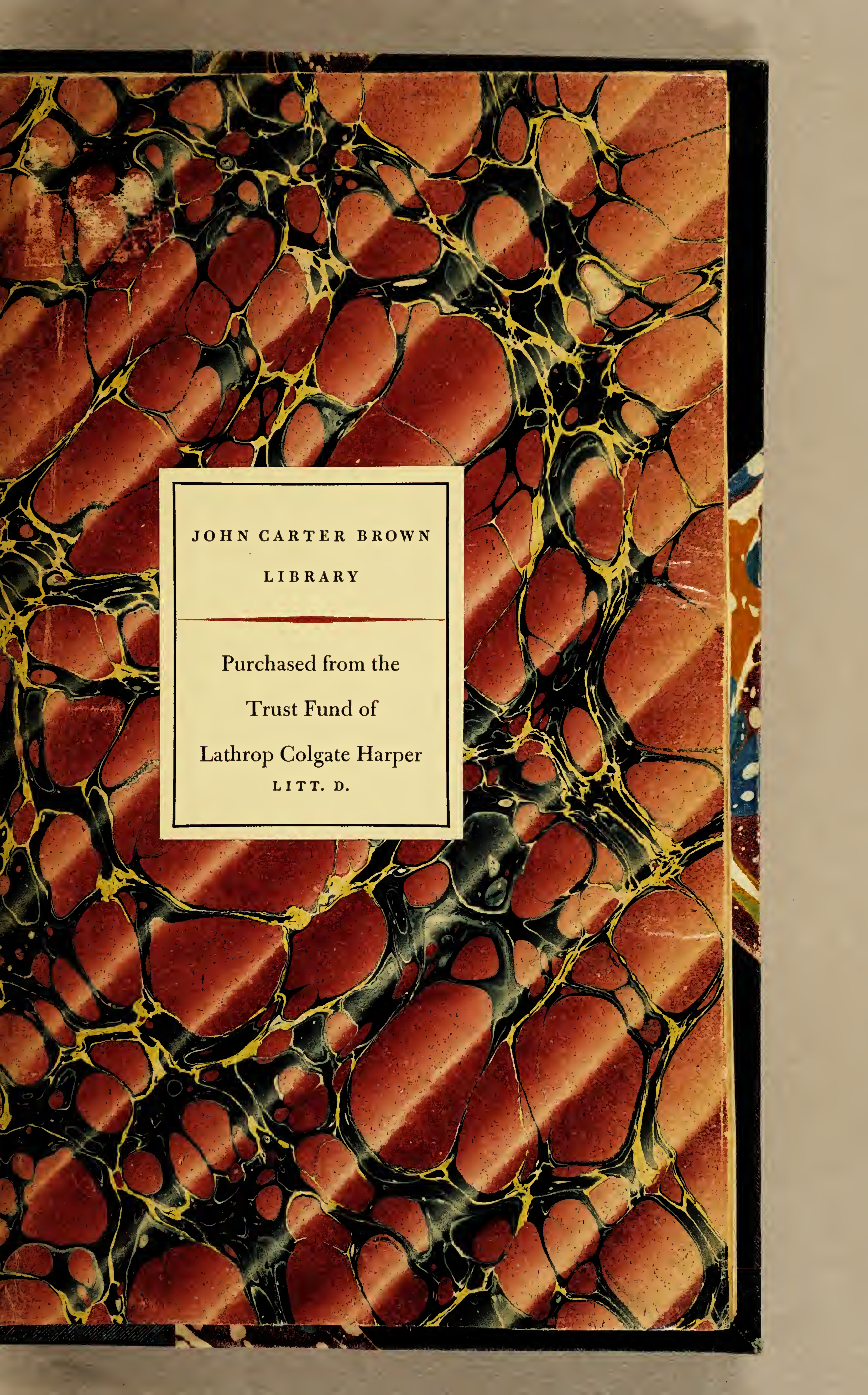
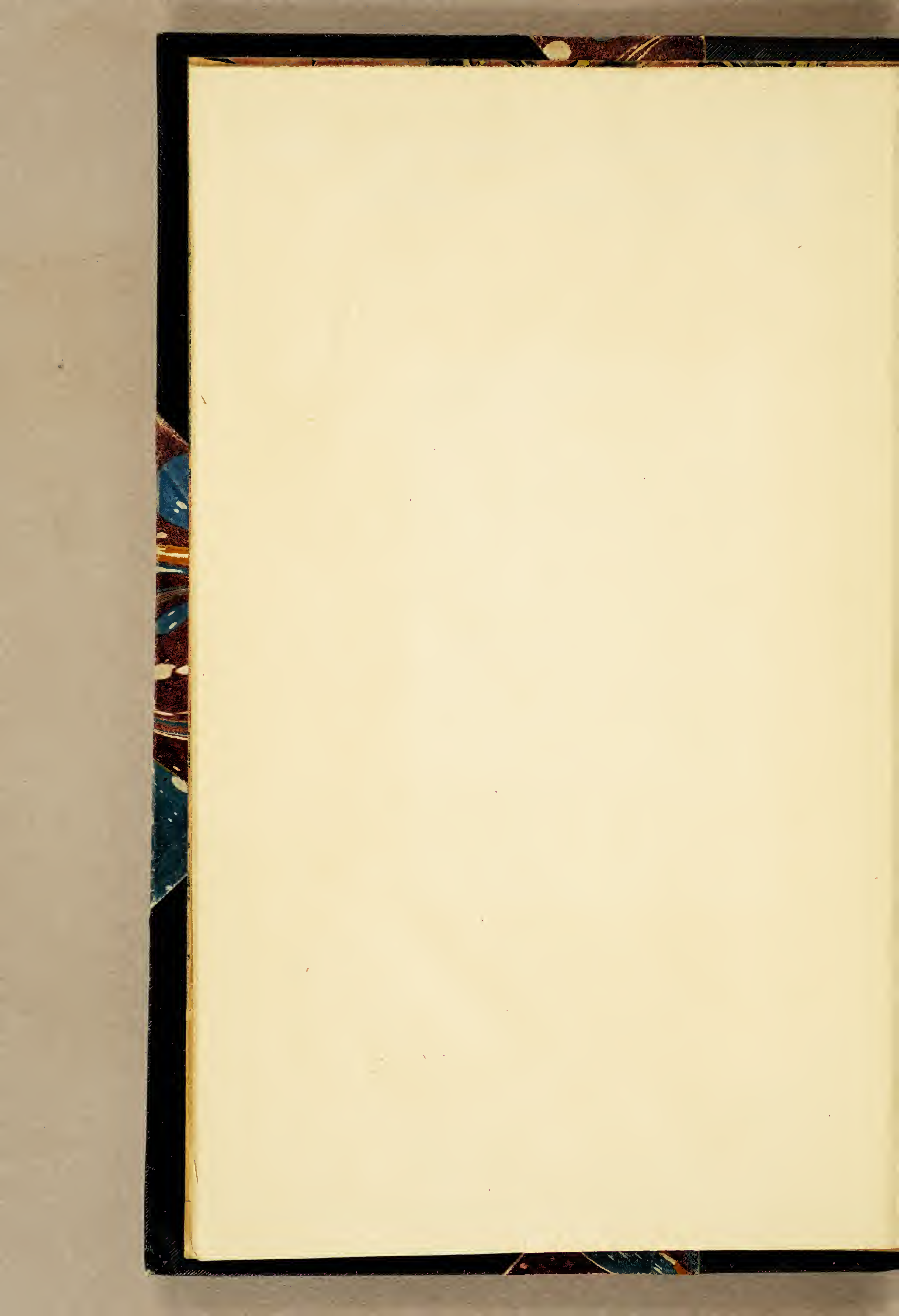
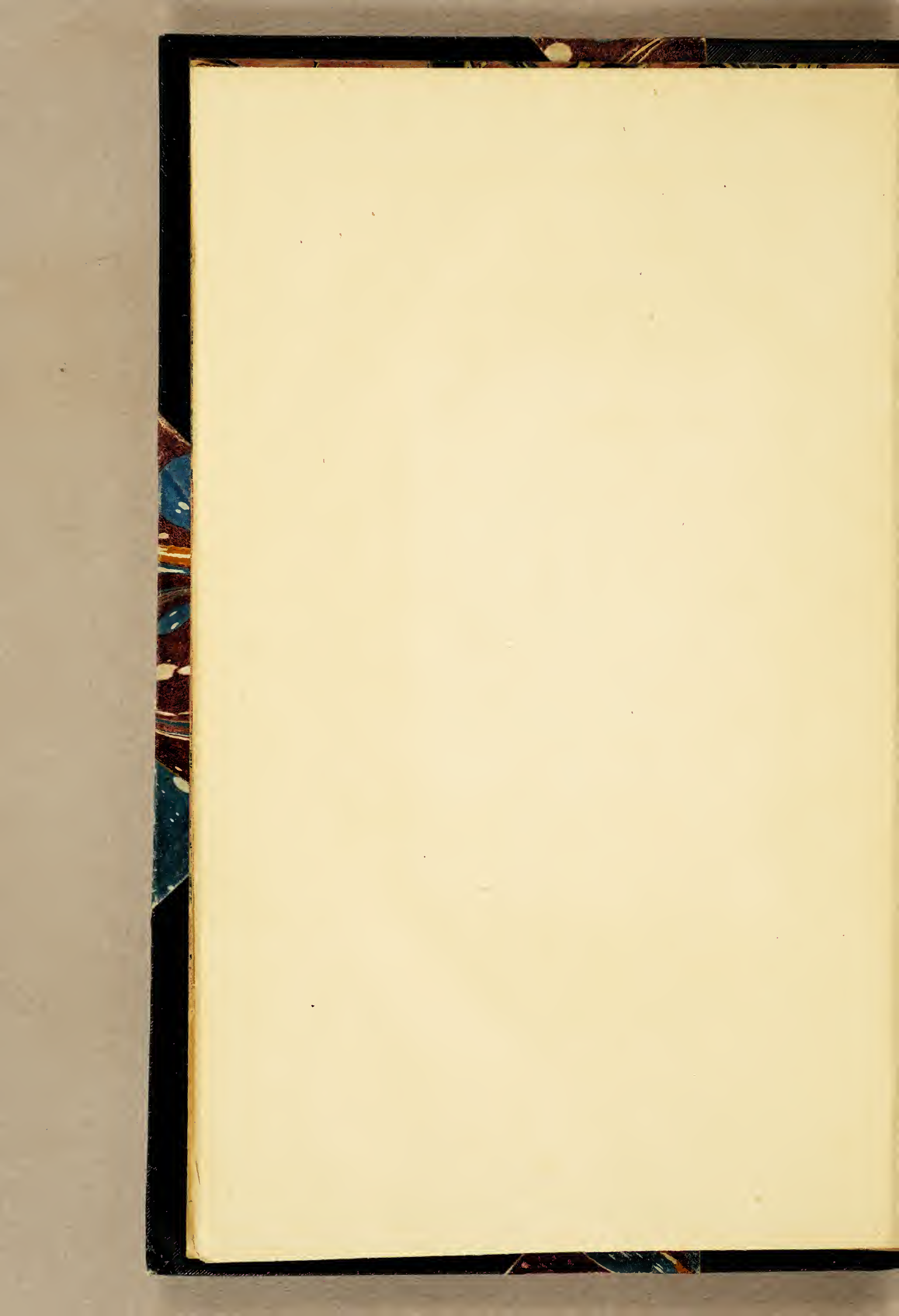

LA VERITÉ
SUR L'ARISTOCRATIE
1790


LAUS DEO



attaque violente contre la noblesse,
le clergé et la Religion catholique.





VÉRITÉ
SUR
L'ARISTOCRATIE.
DES ECCLÉSIASTIQUES ET DES NOBLES.

Par un excitoyen de Paris en sûreté à Scioto.

Extrait de Lettres originales.

A PARIS.

1790.

TABLE

DES CHAPITRES.

VÉRITÉ
SUR
L'ARISTOCRATIE
DES ECCLÉSIASTIQUES ET DES NOBLES.

CHAPITRE PREMIER.

Mon Départ.

J'ÉTOIS parti de Paris, léger d'argent, riches d'espérances. Ma pacotille consistoit en livres économiques. O Planazu ! ô Maupin, auteurs ignorés, mais sublimes ! ô profond abbé Bodeau ! je vous sentois avec transport ! à vos côtés figuroit la Brochure imprimée à Salem, et dont l'on m'avoit garanti à Paris la véracité. J'aime les écrits qui font penser. J'avois de plus acheté chez Prault, Libraire, quai des Augustins, à l'Immortalité, l'Avis au Public, et le supplément dans lequel on lui fait confidence des richesses qui existent incognito à

quinze cens lieues de lui ; ce qui ne peut empêcher, comme on le voit bien, que ces détails ne soient très-circonstanciés, et sur-tout très-sûrs. Ils sont attestés en outre à tout l'Univers, par M. Hutchins, Géographe au Congrès ; par les Voyageurs, par la Compagnie de Scioto. Il est vrai qu'on y vend les terres au profit de la Patrie du Géographe ; il est vrai qu'aucun des Voyageurs qui ont vanté ce pays ne l'a préféré au sien ; Il est bien vrai encore que la Compagnie du Scioto demeure à Paris, rue des Petits-Champs, n°. 162, mais tout cela ne peut empêcher que le Scioto ne soit le plus beau site du monde, qui n'en a pourtant rien su jusqu'à ce jour. Pénétré de ces considérations, empressé d'aborder ces superbes parages que les Colons voisins ont la bonhomie toute particulière d'abandonner aux étrangers, et que l'Europe, aveugle sur ses propres intérêts, négligea trop long-temps, observant d'ailleurs, d'après l'Avis au Public, que douze mille familles suffiroient pour les peupler, et que les Anglais, les Hollandais, les Français, les Espagnols, tous les peuples enfin, suivant l'Avis au Public, ne manqueroient pas de s'y précipiter en foule, craignant alors que bientôt tous les terreins ne

fussent accaparés, je m'embarque au Havre, sur un vaisseau prêt à faire voile. Je supprime les détails peu intéressans de la traversée : excepté deux ou trois tempêtes, le scorbut que j'y gagnai, le mal de mer, dont je pensai mourir, elle me parut fort heureuse : j'arrive : je soupire en pensant à la rue Saint-Jacques où j'enseignai la sixième, où je nâquis des chastes amours d'un maître Epicier, lequel avoit épousé la bâtarde d'un Recteur de l'Université. Je fis quelques réflexions sur la destinée qui, pendant que mon père étoit Marguillier de sa Paroisse, rue Saint-Jacques, me jetoit sur les rivages des Hurons, des Illinois, des Tonquinois ; enfin aux environs du Mississipi.

Mon arrivée.

Je regarde tristement les cinquante arpens de terre dont j'étois devenu Seigneur suzérain. Mon imagination revêtissoit ces landes arides et infertiles de moissons abondantes : à la place des rochers, des montagnes pelées, ma pensée créoit des bocages délicieux, des côteaux émaillés de verdure, des ruisseaux argentins. Là, seul avec la

Nature, loin des méchans, recomposant en idée un Univers tel que je le desirois; j'allois couler des jours calmes et innocens, sous un ciel sans orage et pur comme mon cœur. Au lieu de tout cela, un sol neuf, sur lequel on remarquoit à peine quelques traces de Sauvages, des bois où jamais voix humaine ne s'étoit fait entendre, où j'allois disputer aux monstres des forêts et mon habitation et ma nourriture; des torrens, des montagnes, des vallées ténébreuses, un site hérissé, un climat intolérable. L'illusion avoit fait place à une réalité affreuse.

C'est ainsi qu'à l'Opéra, le Spectateur énivré d'un Spectacle magique, croit voir des Palais, des Héros, des Nymphes : son imagination s'égare dans un monde enchanté : s'il approche, le charme est détruit; le Palais n'est plus qu'une guenille diaprée, le Héros un fat, et la Nymphe une coquine.

Je cherchai à lier conversation avec mes voisins : l'un étoit un Allemand et l'autre un Anglais; je leur souhaitai le bonjour : l'un me répondit, *weri ouel* et l'autre *tunder blexen*.

Ainsi je me trouvois avec des hommes qui ne pouvoieut m'entendre ; avec des connoissances qui n'alloient plus me servir: avec des brasque je n'avois pas assez exercés ; avec cinquante arpens incultes , que j'aurois volontiers changé contre un Jardin potager de Vaugirard.

Je me mis à piocher un peu , à philosopher beaucoup ; enfin, fatigué de l'exercice que mon physique et mon moral venoient de se donner , succombant sous le poids de la fatigue et sous l'ennui de la réflexion , je m'endormis au pied d'un Manglier, après avoir baillé plus de vingt fois.

Je vais , au risque qu'il en arrive autant à mes Lecteurs , leur communiquer les Songes singuliers dont la bizarrerie amusa mon sommeil.

CHAPITRE II.

Mon premier somme.

Il me sembla d'abord que tout s'écrouloit autour de moi ; un Géant énorme, tenant en main un sablier et une faux, renversoit les Cités, les Empires : je reconnus le Temps ; il fit un pas, et l'Amérique ne fut plus. Cependant un autre Génie, à la marche inégale, portant une robe sur laquelle un Art inconnu avoit peint la plupart des découvertes humaines, traînant après lui de nouveaux Peuples, de nouvelles Nations, relevoit ces Cités, reconstruisoit ces Empires. Je reconnus le Hazard.

Je me trouvois, je ne saurois dire comment, parmi ces peuples. Ils m'avoient choisi, en qualité de Philosophe, pour leur donner des Loix. J'avois, comme Socrate, un bon génie ; car tout Législateur est censé en avoir un. Témoins Numa et la Nymphe Egérie, Mahomet et l'Ange Gabriel, Moïse et son Dieu Juif. Je madressai donc à mon Génie ; il fut d'assez bonne-

fois pour ne me rien dire de l'avenir ; mais il m'instruisit par le passé, qui est pour ainsi dire le miroir de l'avenir.

Il me fit remonter au berceau des Sociétés naissantes : je vis combien ces fleuves si majestueux dans leur cours étoient petits à leur source : j'observai que par-tout les résultats étoient différens, mais que les combinaisons premières étoient les mêmes : je vis que le partage des Peuples encore enfans, étoit l'erreur et l'assservissement : et qu'enfin les Citoyens s'y divisoient en deux classes, l'une de trompeurs, l'autre de trompés.

Je vis d'abord une multitude innombrable de fainéans sacrés, qui, pour mieux gouverner le monde, sembloient y renoncer, qui forgeoient, au nom de Dieu, les chaînes qu'ils donnoient aux hommes, et qui les égorgeoient en parlant d'humanité. Je crus alors entendre un Prêtre philosophe, révéler en ces mots les mystères affreux d'une profession qu'il rougissoit d'avoir exercée.

Des Prêtres.

Leur caractère a été le même dans tous les temps et dans tous les pays. Imans, Mollachs, Derviches, Druides, Talapoins, Bonzes, Rabins, Augures, Santons, Moines enfin, tous ont été ambitieux, cruels, intéressés et imposteurs.

Ils ont prouvé que l'impôt le plus abondant étoit celui qu'on mettoit sur la crédulité humaine.

Le juif Daniel endoctrinant, je ne sais plus quel Roi, le conduit au Temple, et lui montre sur la poussière, la trace des Prêtres qui, pendant la nuit, venoient manger les victimes offertes à leurs Idoles. Il a révélé le secret du Sacerdoce. Je ne connois qu'une différence entre ces Prêtres et les nôtres. Les premiers s'enveloppoient dans l'ombre, et les seconds c'est publiquement; c'est à la face de toute une Nation, qu'ils étalent insolemment ses dépouilles.

Cette profession a paru si avantageuse, qu'elle est devenue celle de ceux qui n'en

ont point. Les Armées du Seigneur sont composées de Régimens Ecclésiastiques très-nombreux. Suivant l'ancien Testament, Dieu envoyoit des nuées de sauterelles pour dévorer la terre ; il nous a envoyé des nuées de Prêtres.

Tel est le malheur de leur ministère, qu'il les force presque toujours d'être vicieux. Il est bien rare qu'un homme qui, par systême, est obligé de contrarier à chaque instant la nature, ne soit pas un être qu'elle réprouve. Réduit à des pantalonnades mystiques, et dont il rit le premier, enfermé dans un cercle de pensées dont il ne peut sortir, obligé par état, de calomnier la raison, d'épaissir, de redoubler les voiles de l'ignorance, Apôtre malheureux d'inepties qu'il faut rendre respectables, comment le Thaumaturge, dont tous les efforts doivent tendre à verser l'abrutissement dans les esprits, ne seroit-il pas lui-même un être dégradé ?

S'il croit lui-même ce qu'il enseigne, c'est le plus dangereux de tous les hommes ; s'il ne le croit pas, c'est le plus méprisable.

Qui voudroit avoir pour ami un homme dont la principale étude doit être de masquer ses véritables sentimens, de réduire l'hypocrisie en système ?

Les Prêtres, pour commander la vénération, sont obligés de se couvrir de leur Evangile.

Une foule d'Ecrivains, un sur-tout, dont l'opinion semble faire loi, ont employé leur pinceau sublime à peindre cet Evangile sous les plus pompeuses couleurs. Le portrait est beau, mais il n'est pas ressemblant. Il a fallu à J. Jacques toute la magie de sa séduisante éloquence pour rendre intéressant le triste Roman des douze Matelots du Lac de Génésareth. En jugerai-je le suites. Leur influence a été épouvantable. L'Europe eut à peine bu le poison de cette nouvelle Doctrine, qu'agitée tout - à - coup par des convulsions frénétiques et délirantes, elle tourne sur elle-même des mains fanatiques : les Trônes tombent, les Empires se dissolvent, les Nations se déchirent, et c'est sur l'Autel du Christ que la superstition va prendre le couteau sacré dont elle

égorge les Peuples. Eh ! qu'on ne me dise pas que les hommes abusés, ont tout fait ! Ces malheurs n'ont découlé que du systême intolérant de la Religion de Jésus.

On me vante sa morale douce et pure. Mais d'abord sa morale n'est que le degré qui mène à son dogme, et ce dogme inintelligible, est le tourment et l'effroi du bon sens. Les pièces incohérentes de son code moral, se trouvent toutes dans Platon, dans Socrate, dans Cicéron, enfin chez tous les Philosophes qui n'ont consulté que la nature ; mais elles s'y retrouvent dégagées des paraboles orientales et de tout le fratras prophétique. Elles s'y retrouvent classées, mieux digérées, mieux écrites. Sénèque a commandé le pardon des injures avec une éloquence plus sentie, plus raisonnée. . . . . La Bibliothèque des Moralistes que l'on vient de publier, peut fournir des rapprochemens intéressans. Confucius, plein de sagesse et de raison, ne donnant qu'une douce lumière et telle que les yeux mortels peuvent la supporter, Confucius persuade et instruit. Le Coran respire quel-

quefois la plus douce sensibilité. Le Zend-Avesta est marqué du sceau de la Philosophie; ses préceptes sont purs. La Théorie Religieuse d'Orphée ; les Vers dorés de Pithagore , les fragmens de Triphotéme portent tous le même caractère. Chacun de ces Ouvrages pourroit fournir le Code moral le plus complet. Et du moins pour obtenir ces vérités consolantes , il ne faut point remuer la lie des Fables les plus ineptes , des opinions les plus extravagantes ; du moins ces systêmes n'ont formé ni Boureaux ni Inquisiteurs.

Soit donc qu'on examine dans les Prêtres de nos contrées leur caractère particulier ou celui de la Doctrine qu'ils annoncent, ils n'ont vraiment d'étonnant que l'impudence avec laquelle ils en ont imposé aux Peuples.

La Religion doit avoir pour base l'intérêt social : c'est d'après ces mêmes idées que je voudrois combiner la hiérarchie Sacerdotale.

Celui qui par ses vertus auroit le plus approché de la Divinité , seroit seul digne

de l'annoncer. L'école de ces Ministres ne seroit point un Séminaire obscur.

> Où le jeune-homme, aux dépens de ses mœurs,
> Vient acheter d'inutiles erreurs.

Leur école seroit la société. Ces Ministres enfin seroient des vieillards vertueux, choisis dans chaque canton, élevés à l'emploi de Pasteur par la voix publique. Toutes les semaines les Citoyens se rassembleroient dans un Temple simple et modeste. Après un court recueillement, le Pasteur liroit à haute voix quelques pages d'un Catéchisme National. Tout le dogme se borneroit à l'existence d'un Dieu rémunérateur de la Vertu, toute la morale aux devoirs du Citoyen. On apprendroit dans une exhortation patriotique à être bon Fils, bon Mari, bon Pere. Les phrases ampoulées, le fratras déclamatoire, qu'on appelle éloquence de la chaire, en seroient bannis. Pour bien apprendre aux autres de pareils devoirs, il ne faudroit que les avoir remplis. On sent qu'avec un pareil système les Livres de Théologie cesseroient d'être étudiés, et ce seroit un bonheur de

plus pour l'espèce humaine. Quel jour n'auroient point porté sur les Sciences ces génies élevés, qui n'ont employé leur esprit qu'à creuser de chimériques hypothèses. Thomas, Scot et Mallebranche auroient pu, par des études plus vraies, être utiles à leurs semblables. La Philosophie gémit sur le misérable emploi qu'ils ont fait de la plus heureuse imagination.

Nous nous passerions donc d'érudition, mais non pas de vertus. Alors ce Ministère sacré ne seroit point un état à part, mais la récompense de celui qui auroit honoré le sien.

On en revétiroit des hommes pour lesquels il ne seroit pas un moyen de subsister. L'honnête Artisan, le Savant vertueux, auroient seuls droit d'y prétendre. Et si le Gouvernement répandoit sur eux quelques bienfaits, ils ne seroient pas donnés au Prêtre, mais au Citoyen.

Alors on ne mettroit pas en question si un état doit stipendier des Légions sacerdotales. Alors il ne s'agiroit pas de réfor–

mer des Régimens Ecclésiastiques, alors on ignoreroit les Dîmes avilissantes, ce tribut honteux que l'activité payoit à l'inutilité. On ignoreroit jusqu'au nom de Bénéfices.

On a depuis long-temps assigné les véritables causes de l'opprobre dans lequel est tombé le Clergé. L'opulence, le luxe insultant des premiers, qui, heureux substituts, ont trouvé, comme le Juif Jacob, le moyen de recueillir la rosée du ciel et la graisse de la terre, en faisant patte velue au Pere de la Nation ; l'indigence du reste des Lévites qui, plus malheureux qu'Esaü, n'ont eu rien à réclamer, ni du côté du ciel, ni du côté de la terre ; voilà ce qui a soulevé les bons esprits de tous les temps. De-là le faste des uns a blessé les regards, et leur licence a bientôt donné prise à des censures amères ; tandis que l'avilissement où étoient les autres, les a forcés de recourir aux petits manèges, aux Testamens, aux Confessions, etc. et les malheureux ont appellé sur eux le mépris d'un siécle éclairé et poli.

Parlerai-je de leur célibat. Vivans on a voulu les réduire à l'état d'Origène. Les insensés, qui ont cru honorer l'Être Suprême en cessant d'être Hommes. Ils ont foulé aux pieds les Saintes loix de la nature : la nature s'en est vengée, en flétrissant leur cœur. L'abrutissement, la corruption, la débauche hideuse, et ces excès, qu'on rougit de rappeller, sont accourus sur les pas de ce système dépravateur. Il me semble entendre l'Orateur pervers qui s'efforce de le justifier. Il faut n'offrir, dit-il, à l'Eternel, que des cœurs dégagés de toutes les affections terrestres. Le Ministre des Autels a rompu tout commerce avec le monde ; l'esprit de la chair n'est pas celui de Dieu... Voilà les maximes dont nos Temples ont retenti. Les insensés ignorent-ils que le Temple de Dieu est la Nature ? Quel hymne magnifique et superbe élève vers lui la fécondité : sans doute il aime à voir cette foule innombrable d'êtres actifs qui rompent les chaînes du néant pour s'élancer à la vie. Je regrette cette Mythologie riante que foudroie l'indignation de nos dévots. Elle étoit puisée dans la Nature. Les malheureux ne pourront

la

la sentir. La première Divinité étoit celle qui organise les êtres. Vénus eut des Autels par toute la terre. C'est elle que les Phéniciens adorèrent sous le nom d'Astarté-la-Grande, et que les Egyptiens appellèrent Isis : c'est elle qui, suivant Hésiode, fit éclorre l'œuf qui renfermoit les germes de l'Univers : c'est elle que les Arabes et les Syriens nommèrent Uranie. C'est elle dont l'Astrologie a placé la planète brillante dans les signes où la nature fécondée est la plus belle et la plus riche : les Prêtres alors portoient en pompe dans leurs Processions religieuses les organes sacrés de la génération : les femmes suspendoient à leur cou, et alloient baiser dévotieusement ces reliques vénérables, on ne rougissoit point de la nature ; et sans doute de pareilles expositions valoient bien celle du Tibia ou de la mâchoire de quelque fourbe enchassé qu'il aura plu à d'autres fourbes d'appeller Saint, parce qu'il a tout fait pour ne plus être Homme. Dis-moi donc, insensé, dis-moi, as-tu jamais vu la nature fairerien de trop ? Pourquoi donc nous a-t-elle donné des sens et un cœur. Tu connois la

République des Abeilles. Vois comme l'Etre Suprême, en destinant les ouvrières aux travaux de la ruche, leur a ôté les sexes et ces desirs impérieux qu'elles ne pourroient contenter sans que l'ouvrage en souffrît. L'on n'a guère retenu de l'Hébreu Moyse que ce précepte : *croissez et multipliez.* Dieu fit l'Homme, dit-il, à son image : ah ! crois-moi, multiplier cette image, c'est imiter la Divinité !

Qu'est-il arrivé, l'égoïsme a flétri leur cœur, a dépravé leur caractère. Mais laissez ce Prêtre, qui, pour être Abbé, n'en est pas moins Homme, contracter un mariage desiré. Sa femme, ses enfans, seront les liens qui l'attacheront à l'Etat. La nature reprendra ses droits. On le verra étendre sa tendresse et ses soins sur ces créatures chéries, et répandre au-dehors ses affections, qui, faute d'objets extérieurs assez attirans, se réfléchissent vers son propre cœur, et se concentrent dans le cercle rétréci de l'intérêt personnel. Voulez-vous extirper le libertinage : mariez ces Bénéficiers si désœuvrés, qui, aux dépens de l'honneur et de la tran-

quillité des familles, charment les ennuis d'un très-peu chaste célibat.

L'orviétan Théologique est-il donc d'un si grand prix qu'il faille l'acheter aux dépens des mœurs, du bonheur et de la raison.

CHAPITRE IV.

Le Cochemar, ou apparition d'un fantôme ; les Nobles.

Je sentis un poids sur ma poitrine : l'indignation, la colère me suffoquoient; enfin cette vision me donna un cochemar violent : je crus voir alors un fantôme dont les pieds écrasoient les Villes, dont les mains enchaînoient les Peuples, et dont la bouche dévoroit des hommes. Comme le dragon de l'apocalypse, il portoit des caractères indéchiffrables gravés sur son front. Un Savant, après avoir pris sa lorgnette, les examina, et commença à lire : droit de *cuissage*, de *culage*. . . . Il fut interrompu par des huées universelles : cependant un coup de foudre écrasa le fantôme : il s'abîma : des Tables ou des Loix étoient gravées sur l'airain, descendirent du ciel, et j'y lus :

« Quand on pense que les Hommes sont tous enfans de la Nature, qu'ils sortent tous de son sein avec les mêmes organes, qu'ils sont tous sujets aux mêmes infirmités, que

la mort les attend tous également ; quand l'on vient à considérer ensuite que leur existence vaine et fragile n'occupe qu'un point dans l'espace, qu'ils passent comme l'ombre sur la terre, et qu'il ne reste d'eux qu'une cendre insensible et le souvenir de leurs vices ou de leurs vertus, n'est-on pas tenté de gémir sur l'imbécille distinction des rangs, sur ces prérogatives frivoles dont l'orgueil se repaît, et qui vont nourrir dans des cœurs trop enflés d'eux-mêmes le superbe dédain et la froide insensibilité sur les maux de leurs semblables. Ah! du moins s'il a fallu élever le droit civil sur les ruines du droit naturel ; s'il a fallu, pour l'intérêt de la société, détruire les bases de l'égalité primitive, ce ne sera sans doute que lorsque cet intérêt parlera puissamment. Examinons donc si cette hiérarchie monstrueuse est nécessaire. »

Il n'y a que deux sortes d'inégalités parmi les hommes : l'inégalité physique et l'inégalité morale. On connoît l'empire de la première dans l'état sauvage; on connoît l'empire de la seconde dans l'état social. Les talens et la vertu, voilà la seule inégalité qui puisse

régner parmi des hommes policés; je sais que les richesses semblent établir entr'eux une autre distinction ; mais ce n'est point aux yeux du Philosophe, aux yeux du Politique. On brise le colosse le plus brillant, si ce n'est qu'une masse inerte : sois utile, dit la Patrie. Eh! que fait l'ombrage superbe d'un arbre qui ne porte aucun fruit?

Des Politiques ont prétendu qu'il falloit des corps intermédiaires entre le Peuple et le Monarque ; je suis de leur avis : delà ils ont conclu que la Noblesse étoit nécessaire. Je ne suis plus de leur avis.

Entendez-vous par Noblesse, la Noblesse personnelle, celle qu'on ne doit ni à des ancêtres, ni à de l'argent, mais à son mérite? Il n'y a point de discussion entre nous. Et quel homme n'a pas senti l'empire irrésistible que les talens et les vertus ont sur nos ames ? Une voix universelle n'applaudit-elle pas quiconque a bien mérité d'un Empire? Les honneurs décernés par le cri public, sont l'aliment du patriotisme : il faut éveiller par les récompenses, le génie qui langui-

roit, s'il ne recueilloit sur sa route que les outrages de la basse envie et de la méchanceté humaine. Ah ! ne lui envions pas ce tribut d'hommages qui le soutient dans ses travaux, ne lui envions pas cette consolation sublime dans les peines dont est semée l'honorable, mais épineuse carrière du bien.

Entendez-vous par Noblesse, le privilège de se reposer dans l'inutilité et la mollesse, d'envahir des honneurs que l'on dégrade, d'avilir des titres dont d'autres étoient plus dignes, de prétendre à tout, en étant capable de rien, d'avoir tous les vices, sans posséder aucune vertu ?

Entendez - vous par Noblesse, ce hasard heureux qui vous fait grands avant que vous soyez hommes, qui étend les titres d'un Héros sur un être frivole et abâtardi, qui vous dispense du courage qu'ont eu vos ancêtres, qui vous présente à la vénération de la patrie, sans que vous ayez encore rien fait pour elle ?

Entendez - vous par Noblésse, le droit d'être au-dessus de ses Concitoyens et des

Loix, le droit de tout fouler aux pieds, d'écraser sous le poids d'un luxe insultant, de dévorer la substance du pauvre, le droit affreux de n'être plus hommes, de n'être plus Citoyens? Je ne vous écoute plus.

Eh! grand Dieu, quel Peuple a jamais pu stipuler contre lui-même! Quoi! l'utilité de la Société auroit fait introduire ce qu'il y a de plus funeste pour elle! Non. Ne voyez-vous pas qu'il n'y a que la force qui ait pu l'établir, lorsque les Empires ont été divisés entre des brigands et des esclaves. Tout droit fondé sur la force est abusif; mais il a cela de particulier, qu'on peut le détruire par le même pouvoir qui l'a élevé.

Nous ne laisserons point subsister ces distinctions injurieuses qui, n'ayant point pour base les talens ou la vertu, mettent entre quelques hommes et les autres, un intervalle immense, de manière qu'ils ne semblent plus être frères de la même famille.

Un Noble n'étoit avili qu'en rentrant dans la classe des autres Citoyens: quelle indignité monstrueuse!

On prouvoit sa Noblesse par le supplice de ses ancêtres.

L'inégalité étoit combinée de manière que les professions les plus utiles étoient les moins honorées ; de sorte que par une combinaison bien étrange, celle qui nourrit les autres, l'Agriculture, y étoit la dernière de toutes.

Au moins on méprisoit assez la Noblesse pour la vendre. En quelques années, la la famille du premier usurier du Royaume y marchoit l'égale du Comte et du Marquis. Les descendans d'un fripon pouvoient siéger sur la pourpre. La fierté même de l'Eglise venoit s'humilier devant eux : le Curé présentoit à une fille le Pain béni, et Son Altesse assise sur ses fastueux carreaux, sourioit au Pasteur, nargué par les laquais, qui espéroient eux-mêmes être un jour grands Seigneurs, lorsqu'ils auroient volé suffisamment pour l'être.

L'on voyoit à la boutonnière d'un Exempt ou d'un Espion de Police, le ruban d'un brave Militaire dont le sang coula pour la Patrie.

L'homme de talens y étoit décoré, par grace singulière, d'un cordon noir, décoration lugubre et sombre, triste symbole des ténèbres auxquelles on le dévouoit. A ses côtés, l'homme inutile, mais que le hasard avoit fait naître au sein d'une impudique Duchesse, étaloit les plus brillantes couleurs : l'or et les diamans étinceloient sur ces marques frivoles qui prostituoient les honneurs et les ditinctions.

CHAPITRE V.

Le Palais : les Orateurs.

Une baguette magique que je voyois se mouvoir d'elle-même dans les airs, traça un cercle lumineux, et tout disparut. Je ne vis plus qu'un peuple immense qui se précipitoit en foule sur me pas : on me conduisoit à mon Palais.

Ce palais étoit une cabane. Le temps n'avoit point encore permis d'élever une ville.

Je suppliai le peuple de ne jamais détruire cette cabane, de ne la point changer un jour en un édifice somptueux. Je veux, disois-je, qu'elle serve à instruire mes successeurs. Dans les autres empires de l'Europe le bonheur de quelques individus exclut celui de tous. La plus grande partie du peuple y repose sous des toîts de chaume, tandis que les lambris dorés sont pour les rois et les grands. Je veux ici qu'il n'y ait de pauvre que le Rois et que les particu-

liers soient riches. Par-tout ailleurs, par un renversement inoui, les Rois sont riches, tandis que les particuliers sont pauvres. Jusques à quand oubliera-t-on pour le bonheur d'un homme, celui de plusieurs millions d'hommes? Les Nérons, les Dioclétiens eurent des palais somptueux, leurs ruines mêmes commandent encore l'admiration aux voyageurs qui visitent la superbe Italie. Mais c'est des débris de Rome, c'est de l'or et du sang des Romains qu'ils furent cimentés. Si le bandeau qui couvre les yeux mortels tomboit, quelles ombres, quels spectres, quels manes plaintifs; on verroit errer autour de ces magnifiques demeures! tandis que l'observateur s'extasie au pied d'une colonne ou d'un obélisque. Le Philosophe calcule combien il a fallu de rapines et d'extorsions pour l'élever, combien de familles ont gémi, ont manqué de pain pour que ces pierres inutiles reposassent majestueusement dans les airs.

O mes amis! mes Concitoyens! que je vais chérir l'humble cabane qui ne me laissera aucun remords, qui me rappellera les pleurs

que j'ai séchés ; tandis que la demeure des Rois ne cesse de leur rappeller ceux qu'ils ont fait verser. Demeure modeste et simple! ah ! sous votre toît paisible, je ne craindrai point d'être insulté par l'envie ou par la méchanceté humaine. Je ne craindrai point, comme les despotes de l'Europe, que le pauvre maudisse mon luxe, et que ses mains, son visage en pleurs, élevés vers le ciel, appellent sur moi sa vengeance.

Au même instant des Députés entrèrent pour me complimenter de mon avènement à la Couronne. Déjà l'Orateur exaltoit en phrases fleuries et sonores ma simplicité, mon héroïsme, lorsque les interrompant : bannissez, m'écriai-je, ces discours mensongers et frivoles, dont l'adulation berce l'oreille des Rois. Il faut montrer aux Rois ce qu'ils ont à faire, bien plus que louer ce qu'ils ont fait. Ont-ils été hommes, ont-ils été sensibles, soudain on proclame l'action la plus naturelle, comme un trait héroïque ; on s'étonne de ce qu'ils sont bons et justes : quoi donc ! suppose-t-on qu'ils soient des monstres? Il est vrai qu'on avoit tout établi pour les rendre tels.

CHAPITRE VI.

Des Différens Gouvernemens ; le Vieillard et le Livre.

Bientôt ces objets disparurent à mes yeux ; je me vis emporté sur un char aérien, et de là ma vue plongea sur le Globe. Les Peuples ne différoient pas plus de figures et de couleurs que de Gouvernemens ; la chaîne du despotisme s'étendoit d'un bout à l'autre de l'Asie ; un outrage éternel affligeoit la nature humaine dans les plus belles contrées de l'univers : l'Afrique étoit esclave ; en Amérique un seul Peuple étoit libre ; parmi les Nations de l'Europe, les unes sortoient de la servitude, les autres y rentroient ; quelques-unes, c'étoit le plus grand nombre, ne soupçonnoient pas encore l'existence des droits de l'homme. Ici c'étoit un Roi despote, mais esclave de ses Prêtres ; là, c'étoit un tyran, dont la volonté faisoit loi : plus loin je voyois des Sénateurs Souverains ; là le Peuple l'étoit seul ; dans un autre endroit, il n'avoit que

la faculté de choisir ses maîtres. Je me tournai vers le Génie qui me servoit de guide, et je lui demandai laquelle de ces conditions étoit la pire, laquelle étoit la meilleure.

Mon Guide étoit un Vieillard à l'œil vif, à l'air réfléchi, une longue barbe lui descendoit jusqu'à la ceinture ; à chaque pas qu'il faisoit un abus étoit réformé, une loi changée ou abolie, un préjugé déraciné ou vaincu. De sa tête partoient des rayons de feu qui alloient éclairer et échauffer les Génies mortels : c'étoit l'expérience. La Loi, a dit un Auteur moderne, n'est que la raison, et la raison n'est que l'expérience mise à profit. Ce moderne pensoit profondément !

Cependant le Vieillard se recueillit un instant, puis commença en ces termes : Après m'avoir prié de le suivre attentivement, de ne pas l'interrompre, et sur-tout de l'écouter jusqu'au bout.

Il faut examiner les différens résultats des différentes constitutions ; nous en ferons ensuite l'application à la situation où se trouvent les peuples.

Six faces de combinaison se présentent : la monarchie, l'aristocratie, la démocratie, le despotisme, l'olygarchie et la licence populaire.

Il est aisé de voir que les trois dernières formes ne sont que les trois premières altérées. La monarchie enfante le despotisme, de l'aristocratie naît l'olygarchie, et de la démocratie sort la licence populaire ; en un mot, un seul homme, où plusieurs, où tous gouvernent ; si un seul, il devient tyran ; si plusieurs, on risque d'avoir plusieurs rois, si tous, les désordres vont naître, on tombe dans l'anarchie. Il faut d'abord expliquer comment ce changement s'opère.

La suite de ces révolutions sera plus sensible en remontant à l'origine des sociétés. Lorsque les hommes se rassemblèrent, chaque peuplade eut un Chef ; ce Chef étoit le plus brave et le plus fort de la horde. Ce n'étoit dans l'origine qu'une espèce de Général qu'on suivoit à la guerre ; mais l'ascendant de sa supériorité, l'habitude de lui obéir, le besoin même que l'homme a d'être gouverné confirmèrent son

son pouvoir pendant la paix. On l'arma contre les perturbateurs de la société comme on l'avoit armé contre les ennemis du dehors ; ces armes devinrent celles du despotisme. Bientôt en voyant tout trembler devant lui, ce Monarque ne mit plus de bornes à ses volontés. Les présens le corrompirent : je veux supposer cependant qu'il ne se soit permis aucun excès : eh bien, ses enfans, ses successeurs furent plus foibles : ils devoient être les fauteurs de la liberté, ils furent ceux de la servitude. C'est alors que les conspirations se forment ; c'est alors que l'on perce le sein du tyran ; ceux qui lui ont ravi l'autorité s'en emparent aussitôt, le Peuple même les choisit pour maîtres. L'aristocratie est formée, une saine politique dirige d'abord ce gouvernement. Il sait qu'on peut lever le poignard. Cependant à ces Magistrats en succèdent d'autres. Si cette magistrature est héréditaire, des enfans imbécilles ou vicieux s'écartent des traces de leurs pères ; si elle est élective, les brigues, les cabales y portent des hommes inhabiles ou corrompus. Les vertus ont fui ; l'ambition, l'avarice, la débauche les remplacent ;

toutes les affaires ne roulent que sur un petit nombre d'hommes. On tombe dans l'olygarchie : les excès de l'ancien gouvernement renaissent, et le même châtiment suit les mêmes crimes. La haine du Peuple éveillée n'attend qu'une occasion favorable ; les embûches sont dressées, les tumultes, les séditions le travaillent. Enfin, comme un peuple entier est toujours plus fort qu'une poignée de tyrans, quelques puissans qu'ils soient, ils sont écrasés à leur tour. La démocratie s'élève. Le Peuple, dont le sort a été d'être toujours foulé, soit qu'il serve un seul, soit qu'il obéisse à plusieurs, va gouverner lui-même. Par une fatalité inévitable ce gouvernement dégénère plus vite encore que les autres. Les injustices y étoient moins réprimées, parce que les coupables opposant factions à factions, échappent à la force par la force. Les troubles, les dissentions l'auroient anéanti, si quelque sage, ou du moins quelque citoyen qu'on croyoit tel, n'eût été chargé d'arrêter la licence et de donner des Loix : c'est ainsi que le gouvernement redevient monarchique. Il faut l'asseoir sur une base solide,

parce que les ennemis de l'état, attentifs au moindre signe de foiblesse qu'il donne, s'élancent ou peuvent s'élancer pour en précipiter la ruine.

Mais quelle est la forme la moins orageuse ? Chacune a séparément ses avantages et ses désavantages ; il seroit difficile de décider. J'examine le sentiment des anciens Législateurs. Dans leurs républiques, ils ont tempéré ces trois formes l'une par l'autre : ils les ont pondéré de manière que que cet équilibre et ce contre-balancement ne leur laissassent que le degré d'activité qu'il leur faut pour être utiles. Le premier de ces Législateurs est Licurgue. Par d'heureux tempéramens, il combine dans les Loix qu'il donne à Sparte, la Monarchie, l'Aristocratie et la Démocratie. Sparte a des Rois, un Sénat et un Peuple libre. Cette République se soutient par le poids de cette Législation. Son existence est de plus de sept cens ans. Solon donna des Loix à Athènes. Moins profond Législateur que Licurgue, il n'enchaîne point les trois pouvoirs l'un par l'autre ; il n'établit qu'une

Démocratie : l'édifice qu'il vient d'élever s'écroule bientôt, et Solon a la douleur de voir avant de descendre au tombeau, sa Patrie esclave des Pisistratides. On les chasse, on rétablit les Loix de Solon, on y ajoute celles qu'on croit propres à réprimer et le despotisme aristocratique et la licence populaire. Néanmoins un siècle voit périr ce Gouvernement. Il n'étoit point fondé sur les trois principes que Licurgue avoit si heureusement amalgamés. Considérons l'immortelle république de Rome. Le temps en amenant les révolutions, lui donna cette heureuse constitution qu'elle n'avoit pas à son origine ; ses différentes oscillations ne vinrent que du défaut d'équilibre qu'elle n'avoit point établi entre les trois pouvoirs. Le spectacle de ces révolutions est instructif pour l'Observateur. Son Gouvernement n'est d'abord que monarchique, il devient despotique. Elle chasse ses Rois ; à leur place, elle crée deux Consuls, qui, sans en avoir le nom, en ont l'autorité, conjointement avec le Sénat. (Ces Consuls ressemblent aux deux Rois de Lacédémone, présidant le Conseil des Ephores.) La forme

du Gouvernement est mixte : elle est monarchique et aristocratique ; c'étoit la plus vicieuse que l'on pût imaginer. Le Peuple écrasé, ébranle et recule les barrières de ces deux puissances : tant qu'elles ne furent point équilibrées par la démocratie, le Gouvernement Romain fut le foyer des querelles les plus sanglantes : c'étoit un corps mal organisé, dont les différens membres étoient perpétuellement en guerre : enfin, le Tribunat s'élève, ce rempart sacré, contre lequel les cabales aristocratiques viennent se briser, est le palladium de la liberté du Peuple. Dès ce moment, la marche du Gouvernement est plus dégagée : l'avidité patricienne ne dévore plus les Plébéïens ; et la fureur plébéïenne, qui n'est plus irritée par un joug insupportable, se repose.

Je vais m'expliquer actuellement.

Le meilleur des Gouvernemens dans quelques circonstances, a dit un Philosophe, est souvent le pire dans d'autres ; c'est ce qu'il faut éviter.

On l'évitera en organisant le corps politique, de manière qu'un principe actif répandu dans son sein, lui donne tout-à-coup la vie, lorsqu'il vient à languir; il faut faire ensorte qu'il puisse se régénérer lui-même.

C'est ici le lieu de réfuter une opinion du même Philosophe, qui prétend que les Gouvernemens simples, par cela seul qu'ils sont simples sont les meilleurs. A ce titre le gouvernement monarchique l'emporteroit sur les autres. Là, un seul homme, comme le Jupiter d'Homère, ébranle tout d'un clin d'œil, il parle et des milliers de bras se meuvent. Des cercles intermédiaires ne compliquent pas la machine, et n'en atténuent point les mouvemens. Ce mouvement est aussi rapide que la volonté de laquelle il descend. La peine aussi prompte que le désordre vole et l'arrête. Quoi de plus simple au premier coup-d'œil. Examinons davantage : quoi de plus vicieux ? Il faudroit supposer un être inaccessible aux foiblesses humaines qui, par un prodige inconcevable, n'eût rien des affections terrestres ; qui, dans une cour entourée de tous les prestiges de la séduction, sût défendre son

cœur d'un piège inévitable. Sa foible vue peut-elle atteindre aux extrémités de l'empire, dans lequel tout son être n'occupe qu'un point ? La glace dans laquelle on lui présente les objets n'est-elle pas trop souvent ternie par la flatterie ? Tant d'hommes ont intérêt à le tromper. Autant de Ministres, autant de systêmes ; et dans cette foule innombrable de systêmes, que de stupides absurdités multipliées par la démence, et soutenues par l'opiniâtreté qu'enfante le fanastime de l'imbécilité. Annales des hommes, pages de sang, dont ma vue se détourne avec horreur ; il faut vous parcourir pour apprendre comment un seul homme a dévoré des millions de ses frères ; comment le Pasteur a souvent mangé le troupeau qu'il devoit conduire.

Examinerai-je l'etat purement aristocratique : je ne vois qu'un Sénat de tyrans ; le démon du despotisme souffle son ame à chacun des aristocrates, et semble ainsi se multiplier. Dignités, richesses, honneurs, rangs, fortune, tout est dans leur main ; tout excepté les talens que la nature semble souvent, comme pour se venger, départir

à ceux qu'ils écrasent. Après eux je ne vois plus qu'un peuple d'Ilôtes, auxquels leur orgueil abandonne les arts de première nécessité. Je les vois fatiguer le sol nourricier sur lequel ils sont courbés avec effort. Ils font naître dans ces sillons, arrosés de leurs sueurs, un pain qui ne sera pas pour eux. Je vois d'un côté les lambeaux, la misère, des pleurs, de l'autre, le luxe, la corruption, l'abondance et les vices. Un tel état est anti-naturel, tout est outré. De chaque côté je ne vois plus des hommes, c'est d'un côté une espèce dévoratrice, et de l'autre une espèce abrutie. Quelle force peut donc avoir un tel gouvernement ?

Les arts fleuriront-ils ? Ah ! sont souffle les dessèche. L'agriculture, le commerce, ces fleuves nourriciers des Empires répandront-ils leurs trésors ? L'avarice les écarte. Sera-ce du moins un Peuple belliquex ? Un Peuple avili n'a point de courage. Quelles forces peuvent avoir ceux qui n'en ont pas contre la tyrannie ?

Je ne parlerai pas des excès du Gouvernement purement démocratique. J'ai voulu seulement prouver le flambeau de l'expé-

rience à la main, que les Gouvernemens simples n'étoient pas les meilleurs.

Il faut donc préférer les Gouvernemens mixtes. C'est-là que le Monarque est l'homme de la Nation, le dépositaire de la Souveraineté qui n'appartient qu'à la Nation. Le pouvoir exécutif est remis entre ses mains ; mais pour qu'il ne soit point tenté d'en abuser, il ne peut l'exercer que par l'ordre du pouvoir législatif, que la Nation en corps s'est réservé. La Nation remet ce pouvoir législatif à des Citoyens qu'elle en revêt. Chaque Citoyen appelle ou est appellé à son tour à cette dignité de Représentant de la Nation. Ce n'est qu'en se ralliant autour de ce fanal qu'on évitera les écueils. Tel est le principe régénérateur dont j'ai parlé précédemment.

C'est par ce principe qu'on évitera les confédérations, les ligues trop fréquentes des ordres d'un Etat contre l'Etat lui-même. Souvent les Nobles oubliant qu'ils n'étoient tels que par un bienfait de la Nation, sont venus dire au Monarque, nous joignons notre épée à ton sceptre, que tout tremble,

que tout se courbe devant nous. Nous partagerons ensemble la dépouille des Peuples : qu'ils soient à nos pieds, nous nous prosternerons aux tiens. Les Prêtres, l'encensoir à la main, se lèvent et lui disent : Nous t'annoncerons, au nom du Dieu du ciel, comme le Dieu de la terre. Tu ne releveras que du Très-Haut, dont nous interpréterons pour toi les Oracles : nous sonnerons le tocsin Evangélique sur ceux qui ne croiront pas à ton pouvoir. Personne ne pourra percer les ténèbres majestueuses, dont nous aurons soin de l'environner, et pour repousser l'examen, nous crierons anathême à la philosophie !

CHAPITRE VII.

Les costumes : le réveil.

Mille images fantastiques passoient devant moi avec la rapidité des éclairs : ainsi, je vis des monstres à cent têtes, à cent pieds, à cent mains. Mon guide m'avertit que c'étoient les Préjugés et les Abus. Je vis des Génies aîlés qui les poursuivoient ; ils n'avoient pour armes qu'une plume. Les monstres, dès qu'ils en étoient atteints, périssoient dans des convulsions épouvantables. Je vis aussi un gros Livre, intitulé : Des grands Evénemens par les petites choses.... je tombai sur les pages suivantes :

J'ose le dire, le génie du costume est lié à celui des Gouvernemens, et l'on pourroit prédire, d'après la manière dont s'habille un Peuple, quelle sera l'élévation ou la dégradation de son caractère.

Quand les Grecs repoussoient le despotisme du grand Roi ou l'aristocratie des Nobles, tyrans d'Athênes, une espèce de

corselet tombant à moitié de leurs cuisses nerveuses, des sandales attachées avec un bout de lisière, formoient leur parure. Mais quand ces ames vigoureuses se furent amollies, quand elles furent vaincues, la révolution du Gouvernement entraîna celle du costume. La Grèce fut perdue dès qu'elle prit la robe longue et la chaussure Asiatique.

Je me représente les premiers Pâtres (1) de Rome. Le Triomphateur habitoit une chaumière enfumée. Il étoit habillé d'une toile semblable à la chemise de nos charretiers : une botte de foin, portée au bout d'une pique, servoit d'étendart. Le Sénateur étoit assis sur une espèce de chaise percée, et quand ces maîtres de l'Univers sont vaincus à leur tour, les vainqueurs sont des hordes sauvages de Huns, de Visigoths, d'Ostrogoths à moitié nuds, un javelot dans une main, et sur l'épaule la peau du mouton qu'ils mangeoient cuit sous la selle de leurs chevaux.

---

(1) Les Peuples libres ont tous été Agriculteurs; tels les Romains, tels les Anglois, tels les Suisses.

Ainsi, le Chinois aux longues manches, au bouquet de cheveux piramidal, est battu par le Tartare, dont tout le luxe consiste en une peau de bête, des zagayes, des flêches, une pique. Ainsi les Peuples du Nord déguenillés, à moitié nuds, battront un jour les peuples bien élégans, bien frisés, du midi.

Mais je ne veux pour preuve de ma proposition que les François eux mêmes. Vous allez avoir, d'après leur costume, dans les différens tems le thermomètre, si j'ose ainsi parler de leur génie. Le Gaulois avec sa longue épée, son bouclier d'osier, étoit libre. Lorsque nos Chevaliers étoient casqués, coeffés, bardés de fer, ils étoient dignes de l'être. Mais tout-à-coup quelle étrange métamorphose; le froc devient l'habit National; de toutes parts on ne voit plus que capuchons, sandales, chapelets, cilice: l'histoire du ridicule commence.

Oubliez ces temps barbares et niais; reportez-vous à des époques plus voisines. Le commerce avoit répandu parmi nous l'esprit financier: vous vous rappelez aussi-tôt

les habits galonnés, les vestes étoffées, les manches majestueuses de nos grands pères. Enfin, lorsque l'esprit philosophique des Anglois commença à se répandre parmi nous, on vit paroître le simple frac et le grand chapeau. Nous leur empruntâmes leur costume, leur énergie suivit de près ; et voyez comme les signes sont toujours liés aux idées. Le simbole de la liberté est un bonnet de laine.

Mais le commerce, dira-t-on, que devient-il si vous tuez le luxe ? Ma réponse est prête ; qu'il soit le partage des femmes ; qu'elles ajoutent par l'art à tous les charmes qu'elles auront reçus de la nature ; qu'elles doublent tous les moyens de plaire ; êtres charmans, qu'elles approfondissent toutes les jouissances de l'amour propre ; que la parure les embellisse : il faudra bien la leur permettre, plus pour l'intérêt des manufactures que pour le leur.

Supprimez, oh ! supprimez du moins le costume judiciaire et le costume ecclésiastique, ces signes trop marqués de corporations, trop dangereuses.

Il n'y a plus que trois classes de gens

qui portent la longue chevelure, les clercs, les gens de justice et les marguilliers. Quelques-uns ont attaché l'idée de liberté à une longue chevelure, à-peu-près comme les Moscovites la faisoient consister à porter une longue barbe. Et pourquoi ce costume lugubre, effrayant, qui jette le deuil dans l'ame du client et semble lui présager sa mort juridique ? Le temps est passé où l'habit imposant tenoit lieu de mérite. Quant aux Prêtres, en leur accordant la liberté du costume, il arriveroit qu'il ne resteroit alors que les fervens : peu à peu les philosophes se séculariseroient ; et comme le nombre en est fort grand, l'espèce théologique se trouveroit disparoître sans bruit de la surface de la France, et tout le monde y gagneroit.

Je me réveillai alors dans toute la force de mes visions ; j'en suis fâché. Je voyois le divorce établi, les Prêtres mariés, les Universités anéanties, l'impôt bien posé, et réparti sur-tout également. Heureux François, vous verrez tout cela ! Ah, je regrette de ne plus être au milieu de vous. Pourquoi suis-je à Scioto.



